

COMME UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE
chocolat



DOMINIQUE
AMATULLI

Dominique Amatulli

Comme une irrésistible
envie de chocolat

© Dominique Amatulli, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8271-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Pauline Launay Graphisme, pour la couverture

1.

— *Tu mens !*

— *Je te dis que je les ai surpris !*

— *Je ne te crois pas.*

— *Tu voulais des preuves ? Eh bien, tiens !*

L'autre dégaina son téléphone qu'elle lui tendit comme un trophée. Mais elle ne voulut pas le prendre. En réalité, elle ne voulait pas savoir. Hautaine, l'autre restait plantée là, impatiente, le bras tendu dans sa direction, tapant du pied comme une gamine capricieuse.

— *Donne-moi ça !*

Elle s'empara furieusement du téléphone, et, sans le vouloir, lui griffa la main au passage. Sur l'écran, apparaissait une photographie de mauvaise qualité, floue et sombre, sur laquelle on pouvait vaguement distinguer deux silhouettes. Une femme, semblait-il, vu la longueur des cheveux, était appuyée contre un mur. La position de sa tête, basculée en arrière, empêchait d'identifier clairement ses traits. Devant elle, se tenait un homme, le visage également dissimulé, plongé dans la nuque de la femme. Elle zooma sur l'écran avec le pouce et l'index, essayant de repérer quelque chose, n'importe quoi qui pourrait confirmer ces allégations. Cependant, la manipulation altéra davantage la qualité de l'image.

— *On ne voit rien sur cette photo !* dit-elle en lui balançant le téléphone à la figure.

L'appareil manqua tomber à terre et terminer sa courte vie éclaté en mille morceaux. Il fut néanmoins sauvé de justesse.

— *Tu es folle ! Je te dis que c'est lui ! Tout ce bordel, c'est à cause de lui ! Rien ne sera plus pareil maintenant.*

— *Lâche-moi avec ça ! Je ne te crois pas.*

Elle ramassa son sac et s'éloigna d'un pas décidé. Elle voulait s'en aller. Partir loin. Ne plus l'entendre. Se boucher les oreilles avec les mains, comme le font les enfants. Mais elle n'eut pas le temps de faire trois pas qu'elle reçut un violent coup à l'arrière de la tête. La douleur fut fulgurante, elle envahit progressivement tout son crâne, avec la puissance d'une vague qui dévaste tout sur son passage, la forçant à s'immobiliser. Que venait-il de se passer ? Elle

porta la main à sa tête, à l'endroit qui la faisait atrocement souffrir. Lorsqu'elle l'examina, elle était couverte de quelque chose de visqueux qui lui coulait entre les doigts. Sa vue se brouilla, l'empêchant d'identifier ce liquide gluant. Elle cligna des yeux plusieurs fois pour faire la mise au point. Du sang ? Sa main était couverte de sang ! Si rouge, si vif. Tellement de sang. Elle tituba. Les mains tendues vers l'avant, elle essaya de se cramponner à quelque chose. Seulement, il n'y avait rien à quoi se raccrocher. Elle trébucha, perdit l'équilibre et tomba lourdement sur les genoux. Elle prit appui au sol pour se relever mais ses jambes n'engagèrent pas le moindre mouvement dans cette voie, comme si les connexions entre son cerveau et chacun de ses membres avaient été rompues. Avant de réaliser qu'elle n'était plus maître de son corps, elle bascula en avant et sa tête heurta violemment le sol.

Etendue par terre, incapable de bouger, elle la vit s'approcher et s'accroupir à son niveau. L'autre la considéra, sans un mot, sans esquisser le moindre geste pour venir à son aide. Au contraire, elle souriait.

— Mais qu'est-ce que tu as fait ! murmura-t-elle, d'une voix à peine audible, avant de perdre connaissance.

Sept mois plus tôt.

2.

— Oh oui ! Là, c'est bon. Juste là. Oui. Mmhh ! Tu as des mains en or, Matthew, dit Rose en ajustant sa position sur la serviette de plage.

Rose savourait chaque seconde de ce massage. Matthew était habile de ses mains. Horriblement efficace ! Il alternait des pressions fermes et toniques sur son dos, avec des effleurages lents et sensuels, ce qui faisait vibrer tout son corps. C'était tout simplement orgasmique !

Matthew tira d'un coup sec sur la ficelle du bikini de Rose, qui se dénoua instantanément, et lui aspergea le dos de crème solaire. Rose sentit le liquide lui couler au creux des reins. Assis au-dessus d'elle, Matthew lui entravait les jambes et étalait consciencieusement la crème avec ses grandes mains.

Un peu trop de crème, songea Rose. Je vais être aussi luisante qu'une frite le jour de la fête nationale ! Il est peut-être joli garçon mais incapable de doser la bonne quantité de crème solaire. Gabriel, lui, savait. Mais bon, elle ne voulait pas gâcher le moment pour si peu.

— Mmhh ! C'est parfait, gémit-elle. Tu peux descendre plus bas, là ? lui demanda-t-elle en guidant sa main en direction de ses fesses.

Matthew s'exécuta docilement.

— Là ?

Tout en enfouissant ses mains dans le sable, comme si elle s'agrippait aux draps, Rose mordit sa serviette de plage pour étouffer un cri. Pourtant, sur cette plage de sable blanc qui s'étendait à perte de vue, elle aurait pu hurler de plaisir. Personne ne pouvait l'entendre. Personne ne l'aurait jugée. Ils étaient seuls au monde. Le soleil luisait sur leur peau. L'eau de la mer lui léchait les pieds, lui léchait les pieds, lui léchait les pieds, ...

— Marie-Chantal ! Fous-moi la paix !

Rose lança un oreiller en direction du chien qui lui léchait les orteils avec sa longue langue râpeuse et se retourna dans son lit en grognant.

— Rrrr ! ! Pourquoi ? Pourquoi tu m'as réveillée maintenant ? ! Sale cabot !

Le chien grimpa sur le lit et tourna en rond quelques instants en quête d'une place confortable. Il se laissa finalement tomber lourdement, en soupirant, comme si personne n'était en mesure de comprendre sa chienne de vie.

— Et en plus tu soupire ! C'est toi qui me réveilles, qui me sors d'un rêve qui

s'apparentait tout doucement à *Cinquante nuances de Grey*, ou plutôt à Cinquante nuances de Matthew, et c'est toi qui soupîres ! ! Tu es gonflée ma grosse.

Rose lui caressa ses longues oreilles bouclées. Elle ne pouvait résister à cette toison. Le chien roula sur le flanc et tapota sa patte sur son oreille, signe qu'il exigeait encore des caresses de sa maîtresse.

— Ça suffit maintenant ! Tu sais que tu ne peux pas venir ici. Debout ma vieille, lui dit-elle en la poussant. Allez, ouste !

Imperturbable, Marie-Chantal ne bougeait pas d'un poil et toisait Rose, sans détourner le regard.

— Mais tu vas descendre !

Rose insista et finit par la déloger. Le chien sauta du lit et quitta la chambre. À son tour, Rose se leva et se dirigea vers la salle de bains. En apercevant son reflet sans le miroir, elle fit la moue. Elle avait une de ces têtes ! Ses cheveux étaient en bataille et son oreiller lui avait balafré le visage. Du bout des doigts, elle effleura les rougeurs sur ses joues. Après ses grossesses, elle avait fait le choix d'arrêter de prendre la pilule. Arrêter de bourrer son corps d'hormones. Et résultat ? La nature reprenait ses droits. Elle avait une peau d'adolescente. L'horreur ! Elle avait toujours eu une peau de bébé et, à quarante ans, sa peau réclamait des hormones synthétiques pour combattre les hormones que son corps produisait naturellement. Le monde à l'envers ! Elle dépensait des fortunes en crème et en maquillage pour camoufler le produit d'une peau tout à fait naturelle, biologique. Elle devait s'y faire, elle avait quarante ans et elle avait cette tête-là. Avant de descendre, elle ferma doucement la porte de la chambre de sa fille qui dormait encore paisiblement. Au rez-de-chaussée, elle trouva son fils Aaron, affalé dans le canapé, et lui déposa un baiser sur le sommet du crâne.

— Bonjour bonhomme.

Aucune réaction. Le petit était trop absorbé par son dessin animé Spiderman pour répondre. Elle ne se formalisait pas. Elle avait l'habitude. Tel était le pouvoir hypnotisant de la télévision ! Elle rejoignit Gabriel dans la cuisine, affairé à couper des fruits pour le petit-déjeuner.

— Bonjour la marmotte.

— Merci de m'avoir laissée dormir, lui dit-elle en se lovant dans ses bras.

— Tu as bien dormi ? Tu as l'air fatiguée.

S'il savait les folies qu'elle avait faites durant toute la nuit. Enfin, le temps d'un rêve. Cinq minutes sans doute ? Combien de temps durait un rêve ? Elle n'en avait aucune idée.

— J'ai eu une nuit agitée, lui confia-t-elle en grimpant sur un tabouret de l'îlot central.

Gabriel lui tendit une tasse fumante.

— Thé ?

— Merci.

— Trop de stress au boulot en ce moment ?

Pour son mari, le stress ne pouvait provenir que du boulot. Gabriel n'appréhendait pas la vie de famille, et son lot quotidien de contrariétés, de la même manière que sa femme. La vie de famille, la gestion de cette mini-entreprise, ne pouvait être génératrice de stress, selon lui. Pour reprendre ses termes, ce n'était « que du plaisir ».

Rose n'était pas du même avis. Courir derrière Aaron, six ans, pour le menotter à son bureau afin qu'il daigne faire ses devoirs. Essayer de lui faire lire un texte et le regarder contempler cette page comme si elle était écrite en mandarin. Essayer de garder son calme. Plonger dans un océan de patience, Ouzaaa. Voir l'heure qui tourne et réaliser que Mary Poppins n'apparaîtra pas pour faire le dîner. Se répéter de garder son calme. L'encourager, lui dire qu'il va y arriver, alors qu'on n'en est pas vraiment persuadée soi-même. Dépenser une énergie surhumaine à garder son calme. Commencer à se noyer dans cet océan de patience. Enfin, le féliciter d'avoir lu trois phrases en dix-sept minutes. Alléluia !! Se rendre compte, en définitive, qu'il aurait dû lire la page vingt-six au lieu de la page vingt (oui, mais bon, s'il écrivait correctement aussi !). Refermer le livre et ne rien lui dire. Surtout, ne rien lui dire ! Il risquerait d'insister pour lire cette foutue page. Le féliciter encore, être à la limite de lui passer une médaille autour du cou. Sentir sa tension retomber. Que du plaisir... ?

Ou encore, courir derrière Emma, dix ans, pour la convaincre, chaque soir, de prendre une douche. Discuter avec elle, durant dix minutes, de l'intérêt capital de se laver tous les jours. Plaider la cause avec force et apercevoir une lueur dans son regard. Ces slogans scandés avec conviction depuis des années auraient-ils enfin percuté le cerveau de sa préado de fille ? Fausse alerte. Être contrainte d'écouter ses jérémiades et ses motifs de dispense, toujours plus créatifs les uns que les autres. Tenter une dernière fois sa chance et se lancer dans un débat sur les bienfaits de l'eau et du savon ainsi que sur la jouissance suprême de ne pas sentir la transpiration. Faire preuve soi-même de créativité dans l'argumentation et s'en féliciter intérieurement. Entendre en guise de réponse de nouveaux motifs d'excuse (vraiment très créatifs). Finalement, jeter l'éponge et lui dire qu'elle se lavera demain. Comment qualifier cette tranche de vie ? Du pur plaisir ?